

Monsieur Le Maire, Monsieur Le Vice-président du Conseil Départemental, Monsieur Le Président, Mesdames et Messieurs les Adjointes et Conseillers Municipaux, Chers Collègues, Mesdames, Messieurs, Chers amis,

En 2004 est née l'association française du poisson rouge. L'objet essentiel de cette association est de défendre, comme son nom l'indique, ce petit animal très répandu mais aussi souvent, très souvent même, maltraité. C'est incontestable, le poisson rouge est considéré comme un éphémère et vulgaire objet de décoration. Il doit se contenter de vivre, en règle générale, dans un bocal ou dans un aquarium qui a souvent quelque chose de concentrationnaire. Ces petits êtres ont un minimum de besoins souvent oubliés par leurs propriétaires qui les achètent dans d'inhumaines animaleries ou dans de bruyantes kermesses ou fêtes foraines. Les poissons rouges sont connus pour avoir de très bonnes facultés d'adaptation. On pense qu'un simple bocal dépourvu de système de filtration suffit à rendre heureux ce petit animal.

Au risque de vous décevoir ou de déclencher des sarcasmes, les preuves sont apportées par les scientifiques que la rondeur du bocal déforme la vision de notre ami à cause de son effet « loupe » ; ce qui le désoriente et génère du stress.

Oui, le poisson rouge est un être vivant capable d'éprouver du stress et de la douleur. Sa mémoire peut remonter jusqu'à 3 mois voire davantage et non pas 2 secondes comme le

veut sa réputation. Son cerveau est proportionnel à sa taille et il est loin d'être bête comme le veut aussi sa réputation. Il a besoin de 70 à 200 litres d'eau selon sa taille qui peut atteindre au-moins 15 cm, voire bien au-delà. S'il vit dans moins de 40 litres d'eau, sa croissance est mise en danger et il subit des malformations qu'il peut ressentir très douloureusement. S'il est bien traité, il peut vivre jusqu'à 15 ou 20 ans, voire plus. Il vous revient peut-être, en mémoire, ce temps d'infinie tristesse lorsque l'enfant que nous avons tous été découvre que son poisson rouge gît, immobile, au fond du bocal et qu'il nous revient de le porter en terre. Il y aurait encore beaucoup à dire si nous voulions nous pencher sur l'histoire de ce *Cyprinus auratus* ; ce deuxième mot signifiant en latin recouvert d'une couche d'or. Le poisson rouge arrive en France sous Louis XV par l'intermédiaire de Madame De Pompadour qui en fit une véritable icône à la cour du Roi.

Je sens que vous commencez à vous poser des questions sur mon état mental en ce début d'année 2020. Mais où veut-il bien encore en venir avec son poisson rouge ?

Le poisson rouge s'est transformé, malgré lui, en un animal de spectacle de notre temps. Presque un animal commercial, un vecteur pour parler un langage plus moderne que le mien. Un représentant de la firme google parcourt le monde de colloques en colloques, de grandes réunions en grandes réunions de super spécialistes du numérique et il parle du poisson rouge mais pas tout à fait comme que je viens de le faire. Il parle du poisson rouge en le présentant comme stupide, tournant sans fin dans son bocal. Il déclare que la mémoire du poisson rouge placé par l'homme dans son

bocal est si peu développée, son attention si réduite qu'il découvre un monde nouveau à chaque tour de bocal. La mémoire du poisson rouge, loin d'être une tare ou une malédiction est, pour cet homme, grand ambassadeur de google, une grâce qui transforme la répétition en nouveauté et la petitesse de sa prison « bocal » en infini du monde.

Le représentant de cette grande maison située dans la Silicon Valley qui parcourt la planète affirme que sa compagnie ne connaît pas de limite à l'extension de son espace de calcul numérique. Il annonce que son entreprise a réussi à calculer le temps d'attention réel du poisson rouge dans son bocal qui est devenu un enfer pour ce pauvre animal. Il est incapable de fixer son attention au-delà de **8 secondes**. Après 8 secondes, il passe à autre chose et remet à zéro son univers mental. De la même manière, les ordinateurs de ce géant du numérique, qui avec ses frères, constituent les GAFAs (Google, Apple, Facebook et Amazon) sont parvenus à estimer la durée d'attention de la génération des millénials appelée aussi « génération Y » ; ceux et celles qui sont nés avec la connexion permanente et ont grandi avec un écran tactile au bout des doigts, ceux qui avancent dans les transports en commun l'oeil rivé sur le smartphone, concentrés sur l'écran. Le résultat annoncé par cet homme perché sur son estrade de dominateur tombe brutalement : **9 secondes**. Tel un grand scientifique de renommée internationale, il affirme qu'après 9 secondes, notre cerveau décroche. Pour repartir, il lui faut un nouveau stimuli, un nouveau signal, une nouvelle alerte dès la 10e seconde, soit à peine une seconde de plus que le poisson rouge.

Ces 9 secondes sont, pour l'entreprise américaine de Californie, un défi qui ne l'effraie pas. Grâce à ses bases de

données personnelles immenses, elle saura répondre à la question qui paraît aujourd'hui simple : « comment faire pour continuer à capter les regards d'une génération distraite de la distraction par la distraction ? » Elle saura nous fournir notre dose avant que le manque ne se fasse sentir. Elle saura nous faire découvrir un monde infini à travers le bocal de nos écrans, soumis au manège des alertes et des messages instantanés.

La « civilisation du poisson rouge » -petit traité sur le marché de l'attention-. C'est le titre du livre de Bruno Patino, directeur éditorial d'Arte France, l'un des pionniers du numérique de l'information. Il n'hésite pas à parler ce langage de vérité et à mettre les pieds dans le plat. Comme le dit, dans un récent article, la journaliste Marine Lamoureux, « c'est un miroir cruel, tendu, à nos existences connectées ». Toutes ces heures passées sur nos téléphones -entre 2012 et 2016, ce temps a doublé dans la plupart des pays du monde et il va encore beaucoup, beaucoup augmenter si nous n'y prenons garde. Bruno Patino évoque cette photo postée sur les réseaux sociaux qui parle d'elle-même : « sur un quai de gare, une vingtaine de personnes, femmes, hommes, jeunes et vieux, vêtus pour le travail ou le loisir, la tête baissée vers leur smartphone, comme pétrifiés dans une position de soumission universelle ». 24 heures de notre vie ? Un enfer d'inattention. Jusqu'à 5 heures devant son smartphone et 30 activations par heure éveillée, **chaque minute** 480 000 tweets sur le réseau tweeter, **chaque minute** 973 000 personnes sur la planète se branchent sur facebook. Les empires économiques que sont les GAFAs ont créé une nouvelle servitude avec une détermination implacable avec, au cœur de nos vies

quotidiennes, le projet caché de l'économie de l'attention. Ces GAFA qui ont accès à nos données comportementales ont utilisé des mécanismes comme « la boîte de Skinner », mécanisme de la récompense comportementale mise au point en 1930 par le psychologue américain Burrhus Skinner. Il s'agit d'expériences mettant en scène des pigeons ou une souris face à un distributeur de nourriture. Au début de l'expérience, l'animal contrôle le mécanisme en appuyant sur un bouton qui fait tomber de la nourriture. A la fin de l'expérience, le mécanisme prend le dessus et contrôle l'animal. Il n'a plus faim mais continue à appuyer sur le bouton et s'enferme peu à peu dans d'addiction et dans la dépendance. C'est d'ailleurs de cette expérience dont se sont inspirés les casinos. L'aveu, le méa-culpa récent de plusieurs ingénieurs américains qui travaillent pour ces géants de l'internet de la Silicon Valley montrent à quel point, ils sont devenus des **voleurs de temps, de notre temps** en orientant les comportements humains dans ce temps si court de 9 secondes pour capter notre attention. Ces ingénieurs avouent aussi d'ailleurs que les choix des écoles de leurs propres enfants sont des écoles sans téléphone portable et sans écran. Tous ces « like », qui traduits en français paraissent si fades, pour enchaîner l'utilisateur à son téléphone portable que nous touchons en moyenne 2 600 fois par jour. Tous ces « like » virtuels pour une économie du numérique toujours plus florissante. Et pourtant, pour les premiers promoteurs d'internet et de la révolution numérique comme l'américain John Perry Barlow, internet devait être l'espace fondamental de la liberté, où les voix longtemps réduites au silence pouvaient trouver un public, où les humains pouvaient se connecter entre eux, indépendamment de la distance physique.

L'internet dans sa globalité n'est pas responsable de ces appétits malsains disent les défenseurs de ces inventeurs idéalistes et humanistes d'internet. Nous avons été trahis par les géants disent-ils car l'économie du partage, la capacité à faire société, le partage de la connaissance sont des acquis sérieux et qui peuvent aussi sauver, rassurer, soulager.

Dans ce monde de « voleurs de temps » ou de marchands de temps, les 24 heures ne sont plus 24 mais 30, voire 34 heures... Le rêve d'une vie saine s'évanouit. Dans la règle de la vie monastique dessinée par Saint Benoît, l'existence harmonieuse était de 24 heures réparties en 3 tiers. Le premier pour le corps (sommeil compris), le second pour le travail et la vie en société et le troisième pour la vie intellectuelle ou la prière. Ce qui était consacré à l'un ne pouvait l'être à l'autre. Un temps pour chaque chose. Comme une principauté, dit Brunon Patino, comme une principauté, qui doit gagner du terrain sur la mer pour s'étendre, la connexion quasi-permanente empiète très largement sur chacun des tiers. Ce n'est plus un temps pour chaque chose mais tout le temps connecté.

Mais alors comment sortir de ce mal ou au-moins en diminuer l'impact pour que, d'ici quelques courtes années, nous ne soyons pas confrontés à des pesticides d'un nouveau genre ? Bruno Patino, propose des pistes de réflexion : créer des lieux hors connexion pour permettre à notre cerveau de quitter le monde numérique aussi souvent que possible, faire des pauses numériques avec un téléphone portable qui pourrait vous dire que votre temps d'utilisation est atteint, faites une pause, expliquer et éduquer pour faire la différence entre ce qui est utile dans

internet et ce qui risque d'être une addiction, **ralentir et prendre en main le temps qui passe en redonnant au livre et à la lecture toute sa place, sa vraie place.** Peut-être aussi en réapprenant ce qu'est le monde réel parfois étouffé par le monde virtuel.

Une société de tous les excès, de toutes les fatigues informationnelles dont google et ses frères font éteindre les lumières philosophiques au profit des signaux numériques comme le dit si bien Bruno Patino. Et pourtant, la fracture numérique touche 11 millions de français.

Entre zones blanches et déconnexion technologique, 23 % des français ne seraient pas à l'aise avec le numérique... D'un côté ¼ de la population qui ne serait pas en capacité d'avoir accès au minimum vital du numérique (accès aux services publics dématérialisés puisqu'ils ont quitté le monde réel, accès aux démarches administratives de base de la vie courante...), et le reste se partageant entre une utilisation normale mais excessive et utilisateurs de jeux mais loin de la réalité du monde.

Chaque minute, 480 000 tweets. Le tweet d'aujourd'hui, c'est un anglicisme, un très court message publié sur le microblog tweeter, c'est à dire, dans son sens premier, un haut parleur qui produit des sons aigus. Le sens d'origine de tweet, c'est une onomatopée, un mot inventé pour imiter le chant d'un petit oiseau utilisant une seule note.

Fin 2013, un article d'un journal américain raconte cette petite histoire d'une jeune fille de 14 ans habitant dans le

New Jersey : « Je me réveille le matin et tout de suite, je vais sur facebook, juste parce que... enfin ce n'est pas que je veuille le faire, je dois juste le faire, comme si on me forçait à le faire. Je ne sais pas pourquoi. J'en ai besoin. Facebook m'a pris ma vie. ».

Un bel outil qui, dès son origine, avait la vocation de relier et de partager et qui le fait encore et les exemples sont fort heureusement nombreux aurait-il été dévoyé sans que nous puissions en voir les conséquences ? Des voix s'élèvent pourtant pour dénoncer les graves dérives d'internet et de l'empire numérique qu'on nous impose avec une impression de libre consentement. La jeune histoire du monde numérique entr'ouvre la porte de la peur, de la violence et du mensonge lorsque l'économie du doute, des complots, des menaces et des fausses nouvelles fait irruption dans nos vies.

Qu'est-ce que la vérité demande Ponce-Pilate ?

La vérité, c'est qu'il nous faut trouver la réponse « à toutes les stratégies humaines pour capter toujours plus de pouvoir, plus de puissance, plus d'avoir. Cela se fait toujours au prix de la souffrance des petits, des sans grades, des oubliés de l'histoire ». Il y a ceux qui prétendent détenir le savoir qu'il serait, selon eux, vital de détenir aujourd'hui et ceux qui ne peuvent y accéder et qui en souffrent parfois en silence. Le froid et ironique mépris des premiers pour les seconds ne fait que creuser le fossé qui les séparent dans lequel stagne tristesse et germe de révolte. A tous ceux qui rétorquent qu'on ne fait pas d'omelettes sans casser des oeufs ou qu'on ne peut pas prendre de grandes décisions

sans qu'il y ait inévitablement des dommages collatéraux, ne faudrait-il pas répondre que le temps est peut-être venu de mettre fin à cette liste infernale des sacrifiés sur l'autel des idéologies du progrès ou de la sécurité ou du bien commun. Dans un sondage sérieux très récent, 87 % des Français estiment que la solitude est un problème important en France en faisant remarquer, dans leur grande majorité, que les réseaux sociaux ont un impact négatif sur le lien social.

Qui peut savoir où commence la fin ? Dit Jean Claude Ameizen dans son livre « les battements du temps » en citant l'écrivain Ben Okri. Il nous fait revenir peut-être à l'essentiel de ce qu'est la vie. Fernando Nottebohn a depuis son plus jeune âge été fasciné par le chant des oiseaux. Ecouter les oiseaux était son passe-temps favori. Ce professeur explore, dans un vaste espace naturel situé dans l'état de New York, la manière dont les oiseaux élaborent et mémorisent leurs chants.

Dans ces merveilleux chants d'oiseaux qui renaissent de générations en générations, quelle est la part de ce qui se transmet et quelle est la part de ce qui s'invente ?

Quelle est la part de fidélité et quelle est la part de la nouveauté ? Quelle est la part d'imitation et la part d'improvisation ?

Dans de très nombreuses espèces d'oiseaux, les jeunes commencent par imiter maladroitement le chant d'un ou de plusieurs tuteurs adultes, qu'ils prennent pour modèle, jusqu'à réussir à le reproduire très fidèlement. Puis, ils introduisent des variations individuelles, personnelles,

singulières et ce chant singulier devient de plus en plus stable, il se cristallise et il est adopté par la nouvelle génération. De la même manière, rappelez-vous, les mésanges à tête noire et les geais buissonniers ont une mémoire prodigieuse des lieux, de la topographie, de l'emplacement des caches de leurs réserves de nourriture pour l'hiver et tout cela sans smartphone...

Internet, c'est aussi inter pas net du tout dit Pierre Rhabi dans son livre de réflexions « la puissance de la modération ». « La pléthore des outils qui nous grisent sert-elle une frénésie à laquelle nous ne voulons pas renoncer ou bien sert-elle la convivialité du monde » ?

La convivialité du monde pourrait être ce petit message envoyé lors d'une récente émission depuis Mamoudzou, la ville chef-lieu de Mayotte, Département Français dans l'Océan Indien, qui comme vous le savez, doit faire face à toutes sortes de malheurs de notre temps. « Un jour, le diable a pris la décision de se convertir. Il a commencé à vendre ses affaires, ses outils de travail. Il y avait des gens qui venaient acheter... Moi, je veux telle chose, moi je veux telle autre... Mais, à la fin, le diable garde un petit flacon. Un homme arrive et dit, je veux acheter ça. Le diable lui répond, non, ça c'est mon arme fatale. Mais c'est quoi ? Ça s'appelle « découragement ». Parce qu'avec le découragement, je vais vous injecter, vous piquer et je vais avoir encore des armes. Ne nous décourageons pas quoi qu'il arrive. Avec du travail, de la volonté et de l'intelligence, de la bienveillance, de la solidarité, la solution apparaît souvent là où nous ne l'attendions pas. « La bonne motivation entraîne la bonne action » dit le

Dalāi Lama. « Lorsqu'on me dira que c'est la fin du monde, je planterai un pommier » dit Martin Luther King.

Le berceau du poisson rouge se trouverait dans une province côtière de l'Est de la Chine selon des observations attestées pendant le règne de la dynastie Chun entre 265 et 415. Cette province se situe à peu de distance du fleuve bleu, le Yangzi Jiang dont parle Jean Gabin dans le célèbre film « un singe en hiver » de Henri Verneuil tourné à Villerville en 1962.

La notoriété du poisson rouge *Carassius auratus* est telle que la conception d'une partie du mobilier de la haute aristocratie chinoise, à cette époque, est inspirée de la physionomie des poissons rouges. Son motif est largement répandu dans les soieries, les céramiques et les sculptures.

Durant cette période, le poisson rouge est, en effet, synonyme de prospérité, de bonne chance et de fortune.

Je voudrais avoir une pensée pour Jean Philippe Descelliers qui nous a quittés au milieu du mois d'août dernier. Je voudrais aussi avoir une pensée très amicale et fraternelle pour les collègues et pour certaines et certains d'entre nous qui sont dans la souffrance et qui traversent une tempête dans leur vie. Nous leur souhaitons, du fond du coeur, et dans un avenir qui soit le plus proche possible, une embellie sur un chemin de sérénité et de confiance retrouvée.

Je vous remercie toutes et tous pour le travail que vous faites au fil des jours, chacune et chacun selon sa conscience, sans bruit mais, en règle générale, avec

beaucoup d'implication, de volonté de faire du mieux possible, de sens du service public et du bien commun duquel, nous ne devons jamais nous éloigner. Si la critique paraît parfois injuste, incompréhensible, gardons le cap, gardons notre boussole que notre conscience nous invite à toujours suivre. Je m'associe à mon ami le poisson rouge du Yangzi Jiang qui m'a beaucoup inspiré et m'a beaucoup appris mais je n'oublie pas non plus le colibri de Pierre Rhabi qui a bien du travail, en ce moment, en Australie mais aussi au Moyen Orient, la mésange à tête noire et le geai buissonnier de Jean Claude Ameizen tout autant que le chant et le silence du Rossignol d'août 1914 qui a donné son nom à ce village des Ardennes Belges pour vous souhaiter une belle année 2020. Merci encore une fois pour avoir eu la patience d'écouter ces quelques mots ou ces quelques pages qui n'ont pour toute ambition que d'illustrer tous les souhaits que je forme pour vous. Pardon pour le mal de dos que avez pu ressentir certaines années à cause de la longueur du texte. Merci pour ce que vous êtes et pour ce que vous faites, en conscience, et que vous m'avez permis d'être pendant près de 24 ans.

PB